

LE GROGNARD.

MONTREAL, 22 AVRIL 1882

A propos d'un bal.

M. Delorme a donné il y a quelques jours à Montréal un grand bal ou tout en craquait.

Il y avait tous les gros bourgeois anglais et bon nombre de militaires dorés sur toutes les coutures.

La soirée a eu un succès bœuf au dire des mangeurs de rosbif et de plumpudding, mais les journaux français ont eu raison de se plaindre du peu de courtoisie qu'on avait eu pour nos compatriotes. Plusieurs de nos bonnes familles qui se targuent de donner le haut ton dans la société ont été oubliées sur la liste des invitations.

M. Delorme a eu tort de ne pas imiter l'exemple de M. Dufresne, son prédécesseur, qui conviait les canayens à tous ses fricots. Il a eu tort et c'est sa belle-mère qui le lui a fait voir. Grâce à notre correspondant Ladébauche nous avons pu nous procurer une copie de la lettre qui a été adressée dernièrement à M. Delorme par Madame Victoire.

Voici le texte de la lettre en question.

Londres 15 avril.

Mon cher gendre,

Je viens d'apprendre par les gazettes que tu as donné un bal à Montréal le 11 avril. Je m'attendais pas à pareille escapade de ta part. Tu vis parmi les canayens, des gens qui sont très particuliers sues le rapport des mœurs. Le bal que tu as donné au Queen's Hall est contre les usages du Canada et des autres pays civilisés. Tu as été trop bien élevé pour ignorer qu'un homme marié qui se prétend honnête de son corps ne doit pas donner des bals chez lui ou ailleurs pendant que sa femme est en voyage. Un bon mari ne doit jamais profiter de l'absence de sa femme pour faire danser les créatures. Ces bons canayens ont si bien compris la chose qu'il y en a eu très peu qui ont accepté les invitations pour ta soirée. Ces braves gens-là, je les approuve. Tu sais que ta femme fait un voyage exprès pour se faire percer les oreilles et tu t'amuses à faire le garçon. Fais-y bien attention. Une pareille conduite peut causer du ravot dans un ménage. Ton beau-père Albert Edonard parlait de faire un voyage en Canada l'été prochain, mais ta femme lui a prouvé que c'était un plan de négre et qu'il n'avait aucun avantage à tirer d'une pareille excursion.

Ta femme est en bonne santé et j'espère que la présente te trouvera de même. L'automne prochain tu pourras faire tes paquets et t'en retourner, car je vois à présent que jamais ma fille ne consentira à aller te rejoindre tant que tu seras dans un pays

(A suivre.)

ger celle que tu nommes ta sœur et qui se consolait de cette déception peut-être plus aisément que tu ne l'imagines? sais-tu même si ton sacrifice lui profiterait?... Cette fortune qui te semble un obstacle, pourquoi n'en ferais-tu pas accepter la moitié à Mme Vertel? Et si sa fierté se refuse à ce partage, n'aurais-tu pas fait largement alors ce que le devoir exige, et quels reproches ta conscience pourrait-elle t'adresser?... Oui, disait l'autre voix, le devoir strict serait peut-être accompli, mais pour une âme vraiment grande, vraiment chrétienne, le devoir n'est-il pas par fois d'aller au delà du devoir?

Pauvre Elisabeth, que la nuit lui parut longue et que les heures pour elle coulèrent lentement. Vers le matin, le sommeil un instant ferma ses yeux fatigués, et elle s'éveilla plus calme. Avant de descendre, elle fit une prière plus longue que de coutume, plus fervente aussi, elle pressentait une crise prochaine dans sa destinée, et elle demandait des forces pour soutenir dignement la lutte.

VI

UNE DEMANDE EN MARIAGE.

Doux jours après, Mlle de Mirsal était dans sa chambre, assise devant un petit bureau où des lettres se trouvaient éparées; elle relisait les unes, s'appropriait à répondre aux autres, flânant un peu au milieu de ces chers souvenirs étalés devant elle. Mme Vertel et sa fille étaient à C pour faire divers achats, et elle ne devaient rentrer qu'à l'heure du dîner; Elisabeth profitait de ces quelques heures de solitude pour remettre un peu d'ordre dans sa correspondance, qu'elle avait fort négligée depuis quelque temps. Il y avait une heure à peine qu'elle était occupée ainsi quand un coup frappé à la porte vint l'arracher à ses douces rêveries.

—M. Nada, dit la vieille Catherine, attend Mademoiselle au salon.

—Mais... comment?... ne lui a-t-on pas dit que ma tante n'est pas ici?

—Si fait, il a répondu qu'il savait positivement que Mlle de Mirsal était au château, et qu'il désirait l'entretenir d'une affaire importante qui ne souffrait aucun retard.

—C'est bien, reprit Elisabeth, dont la figure trahit une vive contrariété; je me rends au salon dans un instant.

Lorsqu'elle y entra, M. Nada, debout près de la fenêtre, paraissait plongé dans une profonde méditation. Au bruit des pas de la jeune fille, il se retourna vivement.

ON DEMANDE 50 petits garçons pour vendre le *Grognard*, s'adresser à ce bureau.

comme le Canada, elle est trop faible de santé pour vivre dans un endroit où il y a huit mois d'hiver et quatre mois de mauvais temps.

Je suis,

ta belle-mère affectionnée

VICTOIRE.

En recevant cette lettre M. Delorme a paru de fort mauvaise humeur. Il n'en fera pas de cas et vous apprendrez bientôt qu'il donnera cinq ou six fricots aux gens de Bytown.

Correspondance.

M. le *Grognard*,

Cette semaine le public charitable a beaucoup contribué au succès d'un bazar sur la rue St-Laurant dans le but de favoriser un mouvement pour développer la colonisation en fondant des orphelinats agricoles.

Au lieu d'élever les orphelins et les enfants trouvés dans des écoles de réforme pour leur faire apprendre des métiers ou les placer dans des maisons rurales où on leur enseignera l'agriculture pratique. C'est une noble pensée à laquelle nous applaudissons de tout cœur, car nul ne désire plus que nous le succès de la colonisation.

Nous considérons cependant ce mouvement comme trop hâtif. Nous ne voyons pas pour le quart d'heure la nécessité de donner une impulsion plus vigoureuse à l'agriculture. La densité du flot de l'émigration qui se porte vers les Etats-Unis atteste l'encombrement de nos districts ruraux. Il y a évidemment pléthore dans l'agriculture qui ne manquera jamais de bras.

Ce qu'il nous faut à présent serait un établissement où l'on formerait les hommes pour les grandes luttes de la politique, où inculquerait aux enfants les bons principes et les saines doctrines.

Notre stock d'hommes publics est presque littéralement épuisé. Lorsque M. Chapleau sera sorti de l'assemblée législative de Québec pour aller siéger aux communes, à qui pourrons nous confier la barque de l'état. M. Loranget est mûr pour la judicature et avoue lui-même qu'il ferait un pitoyable leader. M. de Boucherville n'a jamais été pris au sérieux et le Docteur Ross n'a pas ce que l'on appelle la *twist* des affaires. Chez les autres princes conservateurs nous trouvons encore moins d'aptitude pour l'administration des affaires provinciales.

Quand aux libéraux, nous n'en parlons pas; chacun sait que le temps usera son sablier en le revirant avant de laisser échapper le grain de sable de l'année qui les verra au pouvoir.

Aujourd'hui, qu'il arrive une élection générale, nous sachions pas qu'un seul homme honnête rompu à la politique consentirait à se mettre sur les rangs pour les hommes parlementaires. Nous n'avons pas assez de politiciens

dans la province et s'il s'agit d'en former. Il nous faudrait des hommes qui dès leur plus tendre enfance auraient fait une étude spéciale de la politique.

Prenons nos orphelins et nos enfants trouvés et plaçons les dans une école où on leur enseignerait à devenir de bons députés. Lorsqu'ils auraient appris à lire on leur mettrait constamment sous les yeux des journaux comme la *Minerve*, le *Journal de Québec* et le *Journal des Trois-Rivières*. On leur ferait apprendre par cœur les discours de Charles Thibault, et des autres orateurs en renom.

Ces jeunes gens une fois au pouvoir n'auraient pas de parents à placer dans les bureaux du gouvernement et ne seraient pas les esclaves des spéculateurs et des rings.

Etablissons cette école politique aujourd'hui et dans trente ans nous aurons des hommes qui s'entendent parfaitement dans la politique et le peuple entrera dans une ère de prospérité durable. Le tout néanmoins vous est humblement soumis.

GAMMA.

Les poètes inconnus.

Ah vous dirai-je, ah maman,
Ce qui cause mon tourment
Depuis que j'ai vu Sylvandre
Me regarder d'un air tendre.
Mon cœur dit à chaque instant:
Pout-on vivre sans amant?

Une mésaventure.

Une jeune et jolie femme, fille d'Eve s'il en fut, se séparait de ses amies et alla s'embarquer pour un petit parcours. Non, cette fois, c'est décidé, disait-elle, je ne voyage plus dans les coupés des dames; c'est trop monotone et trop ennuyeux, toujours de vieilles filles maniaques et insupportables causant avec leurs chiens et leurs oiseaux. Ne vaut-il pas cent fois mieux se trouver avec quelque jeunes élégants rencontrer quelqu'aventure galante...

—Prenez garde criaient les prévoyantes amies... Mais ce fut en vain. Tout le monde connaît l'histoire de la carpe et des carpillons.

Voilà donc notre aventurière sur la voie... On va partir « Madame veut un compartiment de dames seules? » demande le conducteur... Non répondit elle, en rougissant, je ne crains pas la fumée du cigare...

—Bien, bien, pour lors madame peut monter. Et la jeune femme bondit dans un compartiment enfumé, d'ou un gros bonhomme rouge et emmitouffé dans ses couvertures, en grognant et en maudissant les importuns qui troublent sans cesse le repos des voyageurs.

Certe, s'il eût été jeune, il n'eût pas manqué d'admirer la beauté de notre petite coquette qui, l'œil brillant, le visage rosé par l'émotion, était faite pour inspirer le plus doux sentiment... Mais bast, notre

escargot rentra dans sa coquille et quelques minutes après ses ronflements sonores ébranlaient le wagon tout entier. C'était loin d'être amusant. Si au moins on avait la ressource de dormir! mais impossible de fermer l'œil avec un trombone pareil.

La jeune femme regardait d'un œil mélancolique le paysage qui fuyait devant elle se demandait si tous les voyageurs étaient vieux et laids comme son compagnon.

A la station prochaine son regard errant se rencontra avec celui d'un beau jeune homme d'une mise irréprochable. Jeter son cigare et bondir dans le wagon, fut pour notre dandy l'affaire d'un moment. La mignonne coquette l'accueillit comme un sauveur.

La conversation s'engage, vive, familière, et ce gai babillage est accompagné par les ronflements semblables au grondement du tonnerre.

La dame eut voulu savoir le nom de son aimable compagnon; mais il détournait adroitement la conversation et devenait toujours plus galant. Tout-à-coup, arrivé à une station quelconque, le jeune homme ouvre la portière et saute au dehors. Le vieux dormeur éveillé par le bruit, se lève et d'une voix effrayante :

—Quoi, ce monsieur aurait-il voyagé avec nous? —Mais oui, répond la dame en riant, le connaissez-vous par hasard. —Je crois bien, c'est le bourreau de.....

Il n'eut pas le temps de rachever que la voyageuse tombait défaillante dans ses bras.

Le vieux bonhomme pris d'une sorte de pitié, tâcha d'adoucir le coup qu'il avait involontairement porté.

Mais, revenu à elle, la jolie coquette jura de rester fidèle à la compagnie des vieilles Miss, des chiens et des oiseaux plutôt que de s'exposer encore à de semblables aventures.

Ce qui suit est extrait du compte-rendu des marchés de Péques du journal le *Constitutionnel* des

« Mentionnons, pour être juste envers tout le monde, les noms de M.M. Pierre Dorion, qui vend du bœuf, Ephrem Teasdale, lard, Eustache Leduc, lard, Chs. Gauthier, bœuf et lard, J. Dussault, bœuf, Gédéon Turcotte, bœuf, Louis Beaulieu, bœuf, veau et lard, Jérémie Savard, lard, mouton, bœuf etc., E. Beaumier, bœuf, Théodale Rouleau, bœuf, Jos. Lambert, bœuf, H. Fauthier, Jos. Rivard, O. Voissard, T. Beaulieu, T. Bélisie, bœuf, tous les quatre J. Desaulniers, porc de choix, H. Turcotte, L. Dussault, Jules Dumont, S. Charrois, Frs. Rouleau et M. Arel, bœuf, Ls Gingras, lard Ls. Bourque, lard, D. Teasdale qui avait certainement le plus beau lard de la halle.»

Quelle3 richesse et quel coloris dans ce rapport.

On nous écrit de Trois-Rivières Les deux ours de Jos Riendeau sont morts le même jour.